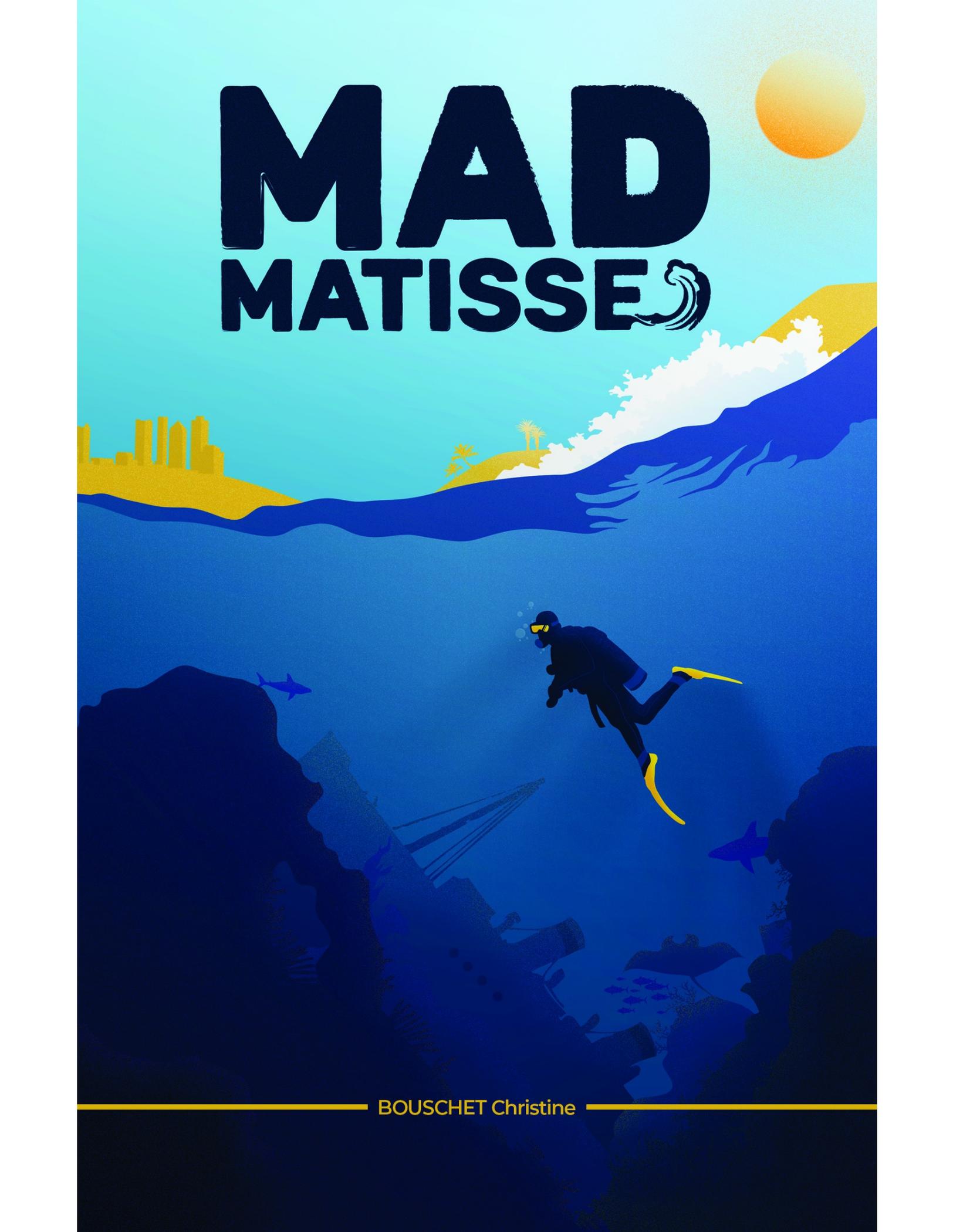


MAD MATISSE

The illustration is a stylized, flat-design artwork. The top half shows a bright blue sky with a large, glowing yellow sun in the upper right. Below the sky, a yellow landmass features a city skyline on the left and a small island with palm trees in the center. A white wave crest separates the sky from the water. The water is a deep blue, and a diver in a black suit with yellow fins is swimming towards the right. The bottom half of the image is a dark blue underwater scene with silhouettes of a shipwreck, coral reefs, and several blue fish. The overall style is graphic and modern.

BOUSCHET Christine

Christine Bouschet

Mad Matisse

© Christine Bouschet, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9102-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Crédits couverture :

Nicolas Sabathier

Île de Saint Martin. Caraïbes

Le sifflement des moteurs turbo troubla le silence de l'aube. Les deux autos longèrent sur un bon kilomètre la zone commerciale encore endormie avant d'obliquer sur l'arrière d'un bâtiment pour s'enfoncer dans un terrain vague.

Les façades lisses et colorées de l'alignement impeccable des magasins s'éloignèrent dans le rétroviseur du chauffeur et la route goudronnée laissa vite place à un chemin terreux qui slalomait parmi les constructions désaffectées. Le chant des grillons calqué sur celui des martinets stoppa net depuis les frondaisons toutes proches à l'intrusion du convoi de véhicules. La lueur de l'est éclaira un peu plus le site à l'abandon sur lequel foisonnaient sur des hectares, herbes folles et ronciers ponctués de carcasses de voitures, de débris décomposés et d'amas de ferrailles. Posés à même le sol, des chauffe-eaux rouillés, des cuves de fioul crevées d'où s'échappait encore un liquide jaunâtre, colonisaient l'espace transformé en un infâme borborygme dont les flaques irisées luisaient dans la lumière du jour naissant. On était loin à cet instant de la carte postale convenue de l'île de St Martin où se côtoyaient en toute décontraction people, nouveaux riches et simples touristes venus goûter à la douceur de vivre, à la simplicité de l'accueil des gens du cru et à la double culture franco-hollandaise.

Collée au train du van noir, la BMX 3 aux vitres fumées, se fraya un chemin entre deux rangées de containers pour filer à vive allure dans le ventre du hangar. Elle pila au centre de l'immense dalle de béton défoncée par endroits par la chute des poutrelles d'acier de la toiture et jonchée de fientes d'oiseaux. L'air y était irrespirable, lourd et opaque comme le nuage de poussière soulevé par les pneus qui resta en suspension un bon moment.

Deux malabars s'éjectèrent de l'utilitaire pour se poster aux entrées et se fondre dans l'obscurité finissante. Le passager de la berline se dirigea lui vers le fourgon, fit coulisser furieusement la portière et disparut dans l'habitacle pour en ressortir traînant sans ménagement, des formes sombres et gesticulantes.

La lumière qui commençait à percer depuis les tôles translucides du bâtiment

criblées d'impacts de balles révéla la saleté des lieux et le gigantisme des tags de gangs qui remplissaient sur des mètres carrés, les murs de moellons. D'abord léger au fil du lever du soleil, le halo flotta joliment sur le costard sombre du molosse qui fit s'agenouiller côte à côte, les trois hommes aveuglés par un vieux chiffon imbibé d'huile dont on avait rapidement découpé trois bandes. Ils se tenaient immobiles, retenus par la même corde qui les reliait en deux fois par le cou pour tendre en arrière les têtes, faisant poindre exagérément la glotte sur leurs gorges offertes.

L'homme de main se planta devant le prisonnier au centre et abaissa son bâillon tandis que le passager arrière de l'allemande qui n'avait pas décoché une parole, actionnait la commande de sa vitre électrique pour mieux se repaître du spectacle.

— Alors il est où Jeff ? aboya l'homme au complet sombre.

La baffe, énorme, claqua sans sommations. Et sans même attendre la fin de la phrase inaudible que l'otage balbutia avant de tomber à la renverse, sonné, sur le sol poussiéreux. L'homme en noir le releva avec force et se cala devant son infortuné voisin.

— Toi qui traînes toute la journée sur le port, tu dois le connaître cet enfant de salaud !

Pour la dernière fois, il est où Jeff ? commanda-t-il le bras tendu prêt à cogner.

— Je ... Je connais Jeff ... Mais pas la fille.

Le garde du corps marqua un temps d'arrêt, lorgna du côté de la BMW en s'avançant, ombre immense sur le malheureux.

— Quelle fille ? Et c'est la dernière fois que je te pose la question ! hurla-t-il.

Le son lugubre, résonna dans le bâtiment et provoqua l'envol d'un nuage d'hirondelles de mer affolées et prises au piège par le dédale des IPN de la structure. L'air vicié emprisonné sous les tôles métalliques plombait déjà l'atmosphère faisant suffoquer les trois prisonniers et transpirer abondamment leurs geôliers.

— Une française qui a un bateau. Pitié ! Je vous en prie ! supplia le malheureux entre deux sanglots.

Le tortionnaire se décala vers le premier captif pour lui coller le canon de son revolver sur le front. L'homme recula sous la force du geste.

— Et toi Raymond, tu l'as vu cette fille ?

— Non monsieur. Mais il se dit que Jeff la cherche partout. Pitié !

— Tu veux la revoir toi, ta petite famille, n'est-ce pas ?

L'homme hocha la tête en dégoulinant de sueur.

— Parle et on vous laissera partir !

— Le vieux Lazare à la Anse Marcel, il sait lui !

Satisfait par la réponse, le garde du corps approcha de la voiture alors que l'homme à l'intérieur lui faisait signe. Le conciliabule fut bref. Le chef composa un numéro sur son portable tout en relevant le carreau de la portière. Le garde se planta devant chacune des victimes, arracha les bandeaux sur les yeux et méthodique, leur colla une balle bien au milieu du front.

Biarritz, France. Chantier de la Pignada

Les tracteurs-pelles avaient travaillé toute la journée pour damer le sol et poser les premiers chalets en bois sur pilotis qui allaient accueillir les bureaux de l'entreprise Océan Constructions. C'est en tout cas ce qu'annonçait en 4X3 la demande de travaux d'extension sur le panneau à l'entrée du site jouxtant celui de la Pignada à la sortie de Biarritz.

Pierre Barthélémy, le patron de la jeune société était sur tous les fronts et menait, concentré, la direction des opérations. Sans paraître les cinquante-cinq ans qu'il venait de fêter, il affichait l'allure sportive du marin expérimenté qu'il était. En jean et baskets, il ne détonnait pas parmi le groupe des techniciens, géomètres et conducteurs de travaux tous à peine trentenaires qui avaient répondu à son appel pour une énième réunion de chantier. Il savait son projet attendu au tournant et travaillait sans relâche à son avancement. Pierre avait mis toutes ses économies dans cette folie et il le savait, il n'avait pas droit à l'erreur. Son arrivée depuis la Rochelle deux ans plus tôt, avec un projet de chantier de construction navale traditionnel avait très vite fait jaser parmi les notables de la ville et certains n'avaient guère apprécié ni sa décontraction ni sa détermination. À croire qu'il se pensait comme chez lui ! S'était on plaint dans les couloirs des belles villas Art Déco. Il était bel et bien en terre connue pour avoir vécu à Biarritz quelques trente années plus tôt et avoir aimé une femme éperdument.

C'est ce site naturel proche de La Pignada qui aujourd'hui occupait toutes ses nuits depuis qu'il avait obtenu, non sans mal, toutes les autorisations officielles. Délocaliser son entreprise de la zone portuaire pour ce nouveau terrain en limite de la fameuse zone classée par les écologistes une dizaine d'années plus tôt, avait été la première étape. Enfin aujourd'hui il pouvait accueillir à l'aise ses clients et présenter ses bateaux dans un décor à couper le souffle. Devant les plans déroulés sur le capot de son pick-up, l'entrepreneur s'imposait en patron éco responsable pour défendre face à son auditoire d'abord circonspect, l'impact limité du projet sur l'environnement. Le propos était éclairé, la notoriété de son entreprise l'avait démontré mais c'est aussi la franchise de son regard et la bienveillance qui se dégageait de sa personne qui rendait le personnage crédible. Il était à deux doigts de remporter son pari à la vue des sourires entendus sur les visages de ses interlocuteurs lorsqu'un sifflet strident suspendit les négociations.

Le godet de la pelle mécanique s'immobilisa soudain en l'air. Le chauffeur descendit prestement de l'engin et vint se pencher à l'aplomb de la tranchée en gueulant comme un putois.

— Ho putain ! J'étais sûr que ça m'arriverait un jour un truc pareil !

Il fit signe au chef de chantier qui s'époumona pour faire cesser le va-et-vient des machines. Les ouvriers accoururent pour se pencher au-dessus de l'excavation tandis que Pierre Barthélémy descendait sans réfléchir dans la fosse. Avec délicatesse, il dégagea un carré de tissu qui affleurait par endroits autour du renflement avant de libérer avec exaltation, le mélange de sable et de terre. Il se figea subitement et tomba à la renverse, la main sur le nez, incommodé par l'odeur des restes humains que venait de révéler la fouille.

Concentrée au-dessus du puissant moteur, la navigatrice releva à peine la tête quand retentirent depuis le bout de la marina, les accélérations du SUV. Elle saisit toutefois très vite l'urgence de la situation, releva ses longs cheveux en chignon avec le bracelet coloré qu'elle portait toujours au poignet et fit un signe discret à Lazare. Le vieil homme sur le qui-vive plongea avec hâte dans l'habitacle du bateau pour en ressortir armé d'un fusil qu'il lança en direction de la jeune femme. Elle actionna aussitôt la culasse tandis que le véhicule stoppait face au ponton dans un cri suraigu de freinage. Le passager, grand et sec, s'éjecta de la voiture pour fondre passablement excité sur la fille qui le mit en joue aussitôt.

— Tu fais un pas de plus et je t'explode la tête ! lança-t-elle imperturbable.

— C'est comme ça que tu accueilles ton pote Jeff ? Enfin Matisse tu ne peux pas me

faire ça !

— Dégage de mon bateau !

Vexé, l'homme inspira longuement, et prenant tout son temps, contourna la capitaine pour lorgner sur ses hanches.

— On m'avait bien dit de me méfier de toi. Figure-toi que je n'ai rien voulu entendre.

Tu sais ... je n'ai pas voulu écouter les racontars. Je me suis même dit qu'avec

ta petite gueule d'ange, tu ne pouvais pas être aussi véreuse qu'on le dit ...

Il fit un pas vers elle, forçant Matisse à ajuster la visée du canon.

— J'aurais du les écouter au lieu de fantasmer sur ta plastique ...

— Qu'est-ce que tu veux ? fit-elle en le coupant de plus en plus déterminée.

— Mais parler avec toi. Rien de plus ...

— J'ai fait le job. On est quitte.

— Comment ça ? Tu déliras ma parole ! Tu m'as taxé pour sept cent cinquante mille dollars de marchandise !

— C'est pas beau de faire des cachotteries Jeff.

Matisse avança vers l'intrus pour le tenir quasiment à bout portant. Ils se jaugèrent du regard pendant que Lazare qui tremblait de tous ses membres, s'enfilait une bonne goulée de rhum. Le courage lui revint illico. Il lorgna sur l'homme de main près de la voiture sur le quai, fouilla l'un des coffres de bord pour se saisir d'un harpon qu'il braqua avec conviction vers le second type qui déjà, avait mis un pied sur le bateau.

— Alors on fait moins les malins espèces de salauds ! osa le marin.

— Matisse enfin ... reprit Jeff d'un air sournois. On a jamais eu de problèmes en affaire tous les deux ... Allez reste zen. Baisse ton arme et on discutera calmement.

— Discuter ? T'as planqué la drogue dans tes fausses statuettes précolombiennes à mon

insu ! C'est ça pour toi la communication ?

— C'est vrai, je le reconnais ... Mais c'était pour ton bien. Il valait mieux que tu ignores tout de la nature de la cargaison. répliqua -t-il mielleux.

— Tu mériterais que je te troue la peau pour ça !

Le gangster avança sans se démonter en la pointant du doigt, camouflant autant que possible sa rage, trahi cependant par le battement du sang dans les veines bleutées qui gonflaient exagérément à ses tempes. Le visage lui, était inexpressif, un faciès en forme de tête de mort accentué par sa maigreur et son